

Luc Bureau, *Entre l'Éden et l'Utopie : les fondements imaginaires de l'espace québécois*

Maurice Poteet

Volume 11, numéro 2 (32), hiver 1986

Michel van Schendel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200566ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200566ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poteet, M. (1986). Luc Bureau, *Entre l'Éden et l'Utopie : les fondements imaginaires de l'espace québécois*. *Voix et Images*, 11(2), 338–340.
<https://doi.org/10.7202/200566ar>

Luc Bureau, *Entre l'Éden et l'Utopie: les fondements imaginaires de l'espace québécois.*¹

par Maurice Poteet, Université du Québec à Montréal.

Habitué à ce que l'écrivain Henry James décrivait comme nos *eternal straight lines and right angles*, le touriste québécois (ou nord-américain en général) se trouve, en Europe, devant un véritable festin de «crookedness», surtout quand il visite une ville médiévale comme Séguret ou Brantes en Provence. Ce qui oscille dans l'opposition «angle droit/courbe», c'est l'ombre (ou «trace») de deux mythes antithétiques (Éden/Utopie) dont les actualisations au Québec — depuis les grands explorateurs jusqu'à la révolution tranquille — forment l'objet du livre de Bureau.

D'une part, est d'inspiration «édeniste» tout retour aux sources (voyage en Europe, le chalet à la campagne, la nostalgie de la bonne vieille civilisation rurale, etc.); de l'autre, est d'inspiration «utopiste», tout souci de «plan», de carte ou d'*équation mathématique* (comme si l'abstrait précédait l'existence). Ce qui est commun dans ces deux mythes (ou idéologies ou mentalités), qui sont *extrêmes et opposés*, c'est l'expression d'un éternel désir chez l'homme de changer son monde — soit de revenir vers «le bon vieux temps», soit de regarder vers l'avenir et sa promesse de paradis terrestre (*planifié*). Ce qui est fascinant c'est l'histoire des deux mythes en Amérique et surtout au Québec, à partir de l'époque des grands cartographes-explorateurs et de leur *empire de l'eau* jusqu'à nos jours, en passant, bien sûr, par le grand *empire du sol*. En tant que géographe (historien, sociologue et critique littéraire aussi!), Bureau nous apprend bien des choses au sujet des «fondements imaginaires de l'espace québécois» empruntés aux deux mythes en question.

Le livre de Bureau se divise en deux grandes parties: 1) la présentation des deux grandes *voies* antithétiques (Éden/Utopie) responsables de la quasi-totalité des productions-environnements de l'homme (Chapitres I, II et III); et 2) la démonstration de l'importance de ces mythes comme sources

de nos *fictions* concernant l'espace québécois (Chapitres IV, V et VI). Même si la deuxième partie est la plus originale et suscitera plus de débats que la première, le tout est bien pensé et instructif. On peut regretter l'absence de certains renvois (à Lapouge, par exemple, surtout au début), mais ceci étant dit, la documentation est solide, les sources en nombre et qualité impressionnantes (de la Bible aux écrivains écotopiens en passant par Platon et Thomas More — très utilisé — jusqu'à Orwell et Zamiatine). Bureau possède, en plus, une belle plume: ses discussions sont finement menées, parfois amusantes, surtout le dernier chapitre — en forme de récit utopie-satire — «Récit de voyage en Ubécoisie», qui nous apprend à *ne pas confondre les réseaux (de notre État/ Dieu), et à ne pas attendre de la culture du «réseau de l'Éducation», ou de la justice du «réseau des Finances»...* (p. 204).

L'ironie et la satire sont deux stratégies (ou pratiques d'écriture, tout comme le récit de voyage) liées à l'utopie comme genre littéraire. Bureau commence son livre avec les *Voyages* de Swift, ce qui annonce son dernier chapitre-récit et nous signale que l'auteur cherchera, peut-être, à *poke holes in the Ship of State*, tout en explorant les notions de territoire. Une chose est certaine: Bureau cherche à *semer le doute, contester les trop grandes certitudes, en suggérant un déplacement de perspective par rapport à la problématique territoriale...* (p. 191).

L'un de ces déplacements nous fait revoir la problématique québécois/territoire à travers les *lunettes arpenteurs* des hommes de la Renaissance. Ceci permet à l'auteur *d'aller à la pêche* et de ramener d'autres types de *poissons* que ceux habituellement capturés dans *les filets de la recherche* (pour reprendre sa propre métaphore). Voici un aperçu de ce procédé (il s'agit d'un résumé de l'influence du mythe de l'utopie en Nouvelle-France):

L'ampleur des aspirations de «l'Utopus français» [le Roi] en ce Nouveau Monde est incomparable [...] Ses explorations se feront partout, de l'Amérique du Sud jusqu'au pôle. Les prises de possession qui en résultent sont la plupart du temps symboliques: l'érection d'une croix. Parmi les explorateurs les plus prodigieux en croix, on retrouve bien sûr les noms de Jacques Cartier, de Champlain, de Maisonneuve, de La Salle... Avec ces croix, une première géographie se dessine, celle d'une Nouvelle France inventée, que l'on peut cartographier, et qui n'existe précisément que sur la carte. Les Abraxiens [les Indigènes] n'ont pas de cartographes; c'est ce qui fait leur faiblesse. Les Utopiens [les Français-explorateurs] en possèdent toujours d'excellents et c'est ce qui fait leur force. Comment les Abraxiens pourraient-ils revendiquer quelque chose dont l'existence n'a même pas été explicitement établie sur une carte? Ne savent-ils pas que la carte a priorité sur l'existence? (p. 153)

L'ironie ici est de courte durée car c'est déjà le commencement de la fin pour cet empire (de l'eau et de cartes), empire façonné de Louisbourg (*un produit d'importation nullement adapté aux conditions du milieu*, p. 121)

jusqu'en Louisiane (où la Nouvelle-Orléans est aussi tracée *au cordeau* des utopistes), par la même *machine de guerre*. Et guerre il y eut, tout s'écroule comme un château de cartes, et un autre empire s'installe, celui *du sol* (d'inspiration édeniste). Ses fondements imaginaires sont empruntés cette fois au mythe d'Antée (p. 160). On se souvient qu'Antée est *fils de la Terre*, qu'il ne peut pas exister *dans les airs* (ibid.). Il s'agit encore d'un «déplacement», méthode par laquelle Bureau démontre comment toute question de territorialité relève d'une interprétation, d'un rapport problématique à l'être: territorialité/être, lequel précède l'autre? En effet, *le territoire est un signe, virtuellement ouvert à tous les signifiés* (p. 167).

Avec un plaisir non dissimulé, l'auteur remet en question certaines croyances comme celle qui fait de la société canadienne-française du XIX^e siècle une *société monolithique sans fissure* (ibid.). Une telle croyance dépend d'un seul élément de cette société *monté en grain* (*il faut nous cramponner à la terre*). En réalité, toute société, selon l'image de Bureau, est un *puzzle*, toute sa territorialité *fugace*, tous ses éléments éventuellement contradictoires. Ceci est vrai actuellement et aussi vrai au XIX^e siècle pour la société canadienne-française, avec ses nombreuses oppositions: colonisation/émigration; campagne/ville; poésie/religion; religion/politique. À chaque époque, *un dialogue s'engage: l'affrontement devient culture* (p. 165).

Une telle approche est, bien sûr, libératrice, non seulement pour le géographe mais pour chacun d'entre nous. Le livre de Bureau est enrichissant et stimulant; c'est un ouvrage magistral et d'une érudition bienvenue. Ici, le «poids académique» est aussi incontestable que l'ensemble est élégant, profond et l'écriture savoureuse.

1. Montréal, Québec/Amérique, 1984.